

JANE SANDERSON

Une petite fille nommée

Sunshine



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une nouvelle famille. Un nouveau départ. Et si quelqu'un pouvait tout vous enlever ?

Chrissie a toujours voulu être mère. Après des mois dans le dédale des procédures d'adoption, elle et Stuart, deux musiciens ultra connus, apprennent qu'une petite Sunshine les attend. On ne sait rien de cette enfant, si ce n'est qu'elle a été abandonnée à l'âge de deux ans. Mais quand des fragments de sa vie antérieure commencent à s'immiscer dans la nouvelle, ce mystérieux passé se transforme en cauchemar pour Chrissie... Un roman empreint d'espoir et d'amour, où une femme trouve sa famille parfaite et se bat pour la garder.

UNE PETITE FILLE NOMMÉE SUNSHINE

“Lettres anglo-américaines”

JANE SANDERSON

Jane Sanderson, romancière britannique, a d'abord été journaliste puis productrice des émissions *The World at One* et *Woman's Hour* sur la BBC Radio 4. Elle est l'auteure de *Lovesong* (Actes Sud, 2022).

DU MÊME AUTEUR

LOVESONG, Actes Sud, 2022.

Titre original :
Waiting for Sunshine

Éditeur original :
Bantam Press, Penguin Random House UK
© Jane Sanderson, 2022

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18992-1

JANE SANDERSON

Une petite fille nommée Sunshine

roman traduit de l'anglais
par Maya Blanchet

ACTES SUD

Pour Pip Rau.

Quand l'appel arriva, ils étaient au cinéma, à une projection de *Fenêtre sur cour* programmée dans le cadre d'un week-end Classiques – ils l'avaient déjà vu, mais les autres spectateurs aussi, c'était toute l'idée. Non que Chrissie et Stuart soient des spécialistes d'Hitchcock ; ils étaient là uniquement parce qu'il fallait bien faire quelque chose en attendant l'appel, mais tous les autres dans le public avaient l'air appliqué et révérencieux, comme s'il allait y avoir un quiz à la fin ou un questions-réponses avec Hitch en personne. Puis le téléphone de Stuart se mit à vibrer et tressauter dans sa poche de veste, et la condamnation muette, unanime, se propagea dans l'auditorium comme un nuage de glace carbonique, surtout lorsqu'il ne l'éteignit pas et, non content de ça, le sortit de sa poche et le leva bien haut pour que Chrissie puisse voir aussi. *Angela Holt*. Ils se regardèrent dans la lueur fantomatique et le nom sur l'écran sembla pulser comme une artère. Voilà qu'à présent leurs voisins immédiats manifestaient leur désapprobation, leur jetaient des regards cinglants, mais Stuart prit l'appel en plein milieu de la rangée F ; il répondit, se leva et entreprit de se faufiler sans ménagement entre les jambes jusqu'à l'allée centrale, tout en disant : "Angela, bonjour, attendez, je vais juste... comment ? Non, ça va, un instant, ne quittez pas..." tandis que Chrissie le suivait, chuchotant de plates excuses à leurs camarades cinéphiles qui la fusillaient du regard et refusaient de pardonner quoi que ce soit. Après tout, c'était impardonnable.

Dans le hall, Chrissie resta en retrait pendant que Stuart faisait ce truc qu'il faisait toujours quand il était au téléphone :

tourner comme un lion en cage, le combiné vissé à l'oreille droite. Il avait toujours l'air en colère au téléphone, toujours l'air pris dans une bataille verbale. Elle s'adossa à un mur et fixa des affiches de films sans les voir, les bras serrés autour d'elle, se demandant ce qu'Angela avait à leur annoncer, s'interdisant d'être trop optimiste, et l'instant d'après il était devant elle, le visage rayonnant, bouillant de délivrer la nouvelle.

— “Une fille, dit-il. Elle a trois ans. Angela dit qu'on correspond.

— Une fille”, dit Chrissie dans un souffle. Une fille de trois ans. Plus âgée qu'ils ne le voulaient à la base, mais ils avaient renoncé à leurs critères depuis des mois déjà. Une petite fille de trois ans, donc. Ils correspondaient. Quelle drôle d'expression. Comme pour un mariage arrangé. Elle avait la tête qui tournait un peu, alors elle se laissa glisser le long du mur et s'assit en tailleur par terre.

— “Elle est dans une famille d'accueil depuis presque un an, dit Stuart.

— Un an ? Ouah.

— Ouais.” Il s'interrompit, pensa à ces douze mois au cours desquels ils n'avaient pas entendu parler d'elle, puis reprit le fil. Il avait remarqué qu'un ouvrier et une fille au comptoir des friandises les regardaient avec insistance, l'air suspicieux.

— “Angela dit qu'elle pourrait être idéale, bien sûr ça devra passer en commission, mais elle dit qu'on pourrait la rencontrer bientôt, une visite rapide. Elle est à Whitstable, c'est fou.

— Nancy ne nous en a jamais parlé. Elle la connaît ?

— Je suppose. On n'a pas parlé de ça.

— Comment elle s'appelle ?”

Stuart eut un temps d'arrêt. “Ah, j'ai pas demandé.”

Chrissie se mit à rire. “Stu ! Allez, je la rappelle, dit-elle en prenant son téléphone. Tu te souviens de ce qu'a dit Nancy ?

— Je sais !

— Si tu ne supportes pas le prénom...

— Tu ne supporteras pas l'enfant, je sais.”

Elle leva les yeux vers lui tandis que les sonneries retentissaient et dit : “Mon Dieu, et si elle s'appelait Angela ?” puis se dépêcha de modifier la tonalité de sa voix quand l'autre femme décrocha.

“Euh, bonjour... bonjour Angela ! Oui, bonjour, oui, c’est Chrissie...” commença-t-elle puis sa voix s’éteignit car Angela venait de l’interrompre pour se mettre à parler. Stu ne comprenait pas ce qu’elle disait mais il entendait la cadence familière de sa voix, les inflexions de ses phrases, sa façon pointilleuse et sinieuse de délivrer les messages les plus simples. Des deux chargées d’adoption qui s’occupaient de leur avenir, celle-ci – Angela – était plus expérimentée que l’autre – Nancy – et pourtant ses compétences relationnelles étaient, par comparaison, totalement sous-développées. Toujours garder ses distances, c’était la philosophie d’Angela, si bien que dix-huit mois après leur première rencontre, ils avaient encore l’impression de ne pas la connaître. S’ils savaient une chose, c’était ceci : elle avait toujours quelque chose à dire et elle aimait prendre son temps pour le dire. À cet instant, Chrissie, qui n’avait même pas réussi à poser sa question, vit soudain un créneau et saisit l’occasion.

“Non, oui, je vois, non, ce n’était pas ça, c’est juste que... on se demandait comment elle s’appelle.”

Silence. Stuart entendit le ronron de la pinailleuse qui tournait autour du pot. Mais bordel ! pensa-t-il. Lâche-le, ce prénom. Puis le visage de Chrissie s’adoucit et ses yeux rencontrèrent les siens, ils brillaient.

“C’est vrai ? dit-elle. Ah, ouah. Non, non, bien sûr. Merci beaucoup, oui, haha, oui, merci encore, au revoir.”

Elle raccrocha.

“Alors ? demanda Stuart.

— Sunshine. Elle s’appelle Sunshine.”

Dehors, ils marchèrent sous la pluie sans même y prêter attention et se dirent les choses dont ils savaient qu’ils devaient se souvenir : que la route était encore longue, qu’ils devaient se ménager, garder cette grande nouvelle pour eux, ne rien dire à personne tant qu’il n’y avait rien de sûr. Puis Chrissie flancha et appela Nina, et Stuart appela Carly dans le New Jersey. Ils se tenaient face à face dans la rue, à quelques pas d’écart pour ne pas se gêner dans leurs conversations, mais les yeux dans les yeux tandis qu’ils parlaient, et ensuite il ouvrit grand les bras et elle y plongea.

“Sunshine, dit Chrissie dans la chaleur de son cou. Incroyable, non ? Est-ce que ce n’est pas exactement le prénom qu’on aurait choisi pour une fille ? Avec Sunny comme diminutif.

— Magnifique”, répondit Stuart, et il pressa ses lèvres contre ses cheveux. Il resta comme ça un moment avant de demander : “Et Nina, qu’est-ce qu’elle a dit ? Je parie qu’elle est heureuse.”

Chrissie hocha la tête. “Prudemment heureuse. Il faudrait que j’en parle à ma mère, maintenant que Nina est au courant.

— Elle a raison de rester prudente, dit Stuart. On ne doit pas s’emballer.

— Mais comment faire autrement ? J’ai ce drôle de sentiment.

— Quoi, que c’est la nôtre ?

— Non, non, enfin, un peu, ouais – j’ai l’impression qu’elle est celle qu’on attendait, c’est dingue. Je la veux, je la veux vraiment.

— La Loi de Nancy... dit Stuart dans un sourire. Elle a peut-être pas tort, après tout.”

Nancy Maitland, un peu barrée, adorable, qui mettait toute son énergie à trouver l’enfant de Chrissie et Stuart. Au tout début, elle leur avait dit – sur le ton de la confiance, comme si elle partageait un secret – qu’en matière d’adoption, elle croyait que les placements obéissaient au destin, et quand Chrissie et Stu avaient échangé un regard dubitatif, elle s’était contentée d’opiner et avait répondu : “Je sais que vous pensez que c’est des bêtises, tout ça, mais quelque part il y a un enfant qui est le vôtre. Simplement, vous ne vous êtes pas encore rencontrés.”

Chrissie n’y avait pas cru à l’époque, pas une seconde ; mais à présent elle se demandait si, par osmose, elle n’avait pas absorbé un peu de la foi aveugle de Nancy, car soudain dans le monde il y avait une petite fille prénommée Sunshine, et Chrissie avait le sentiment, tout nouveau pour elle, très fort, que le chemin de cette enfant et le sien étaient sur le point de converger. Ce n’était pas un simple pincement au cœur. Ça, elle savait à quoi ça ressemblait, pour l’avoir déjà ressenti : Billy, un bébé de quatre mois, proposé par Angela mais placé ailleurs par Nancy ; Rosie, la petite fille de deux ans qu’ils n’avaient finalement jamais rencontrée ; Celeste, encore un prénom, encore un bébé, qui

avait fait son apparition dans leur vie pour en ressortir aussitôt, et Chrissie ne se rappelait même plus pour quelle raison. Mais Sunshine. Sunshine. Elle sentait quelque chose de différent. Quelque chose de bon, lié à l'instinct ; ces sentiments qui prennent racine dans les tripes et ne nécessitent ni pensée ni apprentissage, mais auxquels on sait qu'on peut se fier.

Elle demanda : “Et Carly, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle savait que j'allais l'appeler, répondit Stu. Elle pressentait que j'avais du nouveau, à propos d'un enfant.”

Ils se mirent à rire. Impossible de dire à la mère de Stu quoi que ce soit qu'elle n'ait pas déjà perçu grâce à son fameux sixième sens, mais cette magie blanche lui allait bien. Elle se manifestait par une sorte de positivité sans bornes.

“Ah, mais elle a été adorable, reprit Stuart. Il était six heures du mat' à Cape May, je l'ai clairement réveillée, et elle m'a dit : « Mon chéri, un enfant prénommé Sunshine, c'est une promesse de joie infinie. »”

Un enfant prénommé Sunshine. Chrissie laissa les mots infuser dans son esprit quelques instants. Il n'y avait personne, et maintenant il y avait Sunshine. Une petite fille, libre dans le monde, dont le destin penchait du côté de Chrissie et Stuart. Extraordinaire, pensait-elle. Extraordinaire.

Plus tard, elle fit son devoir en appelant Diana, sa mère, à Barnsley, et elles parlèrent de la météo, de la nouvelle voiture de son père – une Bentley, rien que ça... – et du nouveau coloriste chez son coiffeur de Sheffield, formé à Londres par Trevor Sorbie, avant que Chrissie puisse enfin évoquer Sunshine, alors un silence pesant s'abattit à quelque trois cents kilomètres de là, dans le Yorkshire du Sud.

“Je vois, lâcha finalement Diana. Bon, vous avez déjà atteint ce stade, Christine, et vos plans ont été contrecarrés.

— Je sais, maman, mais le système nous est redevable, et Stu et moi, on le sent bien, cette fois.

— Très bien, mais ce n'est pas une question de le sentir ou pas, si ? C'est de savoir si ça ira dans votre sens.”

Chrissie appuya son front sur le mur de la cuisine et écouta sa mère la mettre en garde contre les faux espoirs. Elle parlait en connaissance de cause, parce qu'ils avaient jusque-là été

extrêmement malchanceux, ils avaient été déçus et démoralisés, ils avaient découvert que dans le monde parallèle de l'adoption on pouvait vous offrir un enfant d'une main et vous le reprendre de l'autre ; disponible, puis plus disponible, un peu comme un sac à main couture ultra convoité, en stock, puis stock épuisé, pas de chance, encore raté. Donc oui, sa mère savait parfaitement combien Chrissie avait souffert, parce qu'ils avaient tous souffert ; mais l'inquiétude de Diana, comme toujours, prenait les contours piquants de son impatience, comme si les iniquités du système auxquelles ils avaient été confrontés dans toute leur brutalité n'étaient pas une surprise pour elle, qu'il fallait s'y attendre, alors pourquoi en faire toute une histoire ? La tristesse était une faiblesse, de l'avis de Diana ; elle ne la tolérait guère et ne savait pas être mère autrement : inébranlable, intransigeante, dispensant un amour froid, féroce.

Elles étaient parties du mauvais pied dès le début, bien sûr, puisque la veille de leur premier atelier sur l'adoption, Diana avait téléphoné pour dire que tout ça était une perte de temps dans la mesure où ils n'étaient pas mari et femme, ce à quoi Chrissie avait répondu : "Ah... oui... ça..." avant de devoir lui avouer – ce qu'elle n'avait cessé de repousser jusque-là – qu'elle et Stuart s'étaient mariés trois semaines plus tôt, à la hâte et en secret, à la mairie d'Old Marylebone ; entourés uniquement de Sol, Julia, Rocco et Kim, et en guise de banquet, du café et des gâteaux dans un bistrot de York Street.

"On fera une grande réception quand ce sera le bon moment, avait articulé Chrissie dans le silence arctique. Et ce jour-là, le jour de la fête, ce sera le vrai mariage, parce que l'autre c'était uniquement pour les papiers, tu comprends ? Une formalité. On ne s'est même pas mis sur notre trente et un."

Et c'est cela, finalement, qui avait forcé Diana à réagir. "S'il te plaît, dis-moi que tu ne t'es pas mariée en jean, Christine."

C'était il y a un an et demi, et voilà où elles en étaient encore, à se prendre le bec pour savoir s'ils devaient ou non s'autoriser à espérer.

"Écoute, dit Chrissie en griffonnant sur un bloc-notes posé près du téléphone et ne prêtant à sa mère et à son pragmatisme morose qu'une oreille à demi attentive, on a toutes les raisons

d'être optimistes cette fois." Elle avait écrit *Sunshine Stevenson* puis *Sunshine Woodall* et observait maintenant les deux noms, tout en les ornant de minuscules fleurs sur des tiges sinueuses qui s'entortillaient autour des lettres.

— Ton père va se faire un sang d'encre quand je vais lui dire.

— À cause ?

— Encore un autre pour lequel ça ne marche pas, bien sûr.

— Bon, dit Chrissie d'une voix mesurée. C'est compréhensible.

— Et qui va s'en occuper quand vous serez en concert jusqu'à des heures indues ?

— Le problème ne se posera pas si on ne l'obtient pas, pas vrai ?

— Je n'ai pas dit que vous ne l'auriez pas ; j'ai dit que je m'inquiétais que vous ne l'ayez pas.

— D'accord, tu t'inquiètes, mais Stu et moi on essaye de rester positifs.

— Donc, dis-moi comment tu vas faire pour gérer ce jeune enfant avec ton mode de vie.

— Maman ! Mon mode de vie ? Je suis plus à la maison que la majorité des femmes qui travaillent ! Et on a arrêté la coke jusqu'à ce que les papiers de l'adoption soient signés.

— Christine !

— Je blague ! Allez, maman, s'il te plaît, on est déjà passés par là tellement de fois.

— Oui, mais je ne sais toujours pas comment vous allez faire, ni pourquoi tu veux compliquer une vie déjà bien compliquée. Il ne s'agit plus d'enfants de filles-mères qui donnent leurs bébés parfaits, aujourd'hui ce sont des enfants de drogués, des enfants qui ont été négligés.

— Hmm, fit Chrissie distraitement, j'ai l'impression que j'ai déjà entendu ça une fois ou deux." Sur la page du bloc-notes elle avait écrit : *Un enfant prénommé Sunshine, c'est une promesse de joie infinie*, et elle remercia Carly intérieurement.

— Voilà, tu tournes ça en dérision.

— Maman, je sais que tout ça t'inquiète, mais je suis sûre que tu te sentiras mieux quand tu auras en face de toi un enfant bien vivant plutôt que ces spéculations sans fin."

Diana grogna. "Épargne-moi ta psychanalyse, Christine."

Psychanalyser Diana, se dit Chrissie, elle ne saurait pas par où commencer... Elle soupira dans le combiné. Sa mère était épuisante. Combien de temps de sa vie d'adulte avait-elle passé à essayer de désamorcer l'indignation furieuse de Diana ?

“Je voudrais juste que tu sois heureuse pour moi, maman.

— Si ça marche, je serai très heureuse pour toi, Christine.”

Diana semblait blessée, à présent, alors Chrissie fit un pas vers elle et adoucit sa voix.

“Ça va marcher, maman. On va tout faire pour.

— Une petite fille, tu as dit ?

— Sunshine, trois ans à peu près.

— Sunshine ? Comme le soleil ?

— Oui, Sunny en plus court.”

Il y eut un très long soupir. “Eh bien, dit Diana, il n’y en aura qu’une à l’école”, et cette fois c’était elle qui céda un peu ; sur ces entrefaites, elles furent contentes de se dire au revoir. Chrissie raccrocha et alla chercher Stuart, le bloc-notes à la main.

“Sunny Stevenson ? fit-elle en lui montrant son œuvre d’art. Ou bien Sunny Woodall ?

— Sunny Stevenson-Woodall ?

— Si le nom composé marchait, on l’utiliserait tous les deux. Je pense que c’est l’un ou l’autre.

— Sunny Stevenson, alors, dit Stuart. Des allitérations, du lyrisme.” C’était le nom de famille de Chrissie, elle lui sourit et l’embrassa.

“Je savais bien que je t’aimais pas pour rien, dit-elle.

— On est en train de faire exactement ce qu’on ne doit pas faire, dit Stuart, soudain très sérieux.

— Ouais. Mais c’est en train de nous arriver. Ta mère l’a vu dans les feuilles de thé.”

Ils auraient un enfant ; deux, peut-être trois – chant, batterie, guitare – et tous ceux qui les connaissaient savaient qu’ils feraient de beaux bébés. Ils s’étaient rencontrés en 1982 dans un cursus de musique à Liverpool, le premier jour de la première semaine de la première année. Chrissie avait ouvert la porte de sa chambre en forme de boîte dans la résidence universitaire et, presque immédiatement après, tenté de mettre

ses parents dehors, craignant que sa mère hyper glamour ne s'adresse à quelqu'un dans cet embarrassant anglais Queen Elizabeth qu'elle avait tendance à réserver aux inconnus, ou que Doug ne se mette à réparer un robinet de cuisine qui fuyait ou à purger les radiateurs. Il était fier de Christine, répétait-il, tandis que Diana se posait des questions à voix haute : quelle étagère de cet horrible frigo allait-elle se voir attribuer ? Qui mettait de la moquette et des rideaux marron dans une chambre de fille ? Elle avait maintenu son dédain empreint d'élégance jusqu'au moment des au revoir où, se surprenant elle-même ainsi que sa fille, elle avait eu du mal à la lâcher. Elle l'avait serrée trop fort, trop longtemps, comme si elle essayait de lui communiquer une chose d'importance pour laquelle les mots lui manquaient.

“Bien, avait dit Doug lorsque l'embrassade s'était changée en gêne. Allons-y, laissons-la, cette grande fille”, et Diana s'était dépêchée de libérer Chrissie, avait fait un pas en arrière, l'air un peu perdu, comme un somnambule qui vient de se réveiller dans un endroit bizarre. Les autres étudiants et leurs parents avaient lancé des regards de convoitise à Diana, comme toujours. Elle était d'une beauté intimidante, poussée à un degré presque indécent, et assurément mal vue dans la vie de tous les jours. Elle ressemblait beaucoup à Anne Bancroft – chevelure brune impeccablement coiffée, regard sombre et ardent, superbe symétrie du visage – et parfois on l'arrêtait dans la rue pour un autographe, mais seulement quand elle allait au-delà de Barnsley, parce que là tout le monde savait qu'elle n'était que Diana Stevenson, la femme snob de Doug Stevenson, la mère de Christine Stevenson. Oh, comme Chrissie aurait voulu avoir une mère rondouillette et quelconque, quand elle était enfant et adolescente. Comme elle avait eu envie d'une mère au foyer qu'on voit dans les livres, avec de la farine sur les mains et des fleurs sur le tablier. À cette époque, Diana portait des tailleurs en tweed sur mesure et des chemisiers de soie pour aller au travail ; elle était secrétaire de direction dans la branche locale du National Coal Board*. Elle portait aussi un collier de perles à un

* Société d'État qui gérât l'industrie minière du charbon nationalisée au Royaume-Uni (1947-1994). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

rang et un col en zibeline sur son manteau d'hiver. Elle mettait du rouge à lèvres rouge et fonçait ses sourcils à la Anne Bancroft à l'aide d'un crayon spécial, et à Barnsley il n'y en avait pas deux comme elle. Doug avait sa propre entreprise de plomberie extrêmement rentable, il était grand, beau et s'habillait avec goût, mais Diana était une bombe, et elle le savait.

“Oui, avait-elle répondu à Doug dans le couloir. Laissons-la.” Elle avait sorti son poudrier de son sac à main, l'avait ouvert avant de jauger son visage immaculé dans le minuscule miroir, avait tamponné son petit nez droit avec la houppette avant de la replacer et de refermer le poudrier d'un coup sec. Ensuite elle avait lâché une longue expiration tout en contrôle et dit : “Il y a une cabine téléphonique dans le hall, Christine, donc j'aimerais avoir de tes nouvelles une fois par semaine, et ça commence ce soir.” Elle s'était retournée puis avait déambulé jusqu'à la Ford Granada gris argent de Doug, tandis que celui-ci serrait Chrissie dans ses bras, lui lançait un “Je t'aime, mon ange” avant de se précipiter pour aller ouvrir la portière à sa femme et l'installer sur le siège. Il avait klaxonné en s'éloignant et Chrissie avait su ce que sa mère dirait. *Pour l'amour du ciel, Doug, un peu de décorum !*

Et quand ils avaient disparu et que Chrissie avait rebroussé chemin vers sa résidence, Stuart était là qui y entrait en même temps qu'elle et lui souriait.

Ils buvaient à présent un verre de vin au salon, tout en faisant leur possible pour parler et penser à d'autres choses, mais ils n'avaient qu'une idée en tête, discuter encore avec Angela Holt. Ils savaient qu'ils n'avaient pas de bonne raison de la déranger, si ce n'est s'assurer qu'ils n'avaient pas rêvé une petite fille du nom de Sunshine, mais finalement Stuart dit : Oh et puis merde, il allait l'appeler et trouver un truc pertinent à dire quand elle répondrait. Mais le téléphone d'Angela sonna dans le vide, alors ils restèrent assis un moment, contrariés et vaguement inquiets, puis exagérément ravis quand Angela les rappela. Stuart répondit par un “Bonsoir !” d'un enthousiasme frénétique, qui déclencha un début de rire chez Chrissie et fit clairement réfléchir Angela car elle hasarda : “Stuart ? C'est vous ?

— Oui, dit-il sur un ton plus modéré. Bonjour, Angela. Désolé, je me...

— J'avais un appel en absence de vous, semble-t-il.

— Oui, je suis désolé.

— On est dimanche.

— Je sais, navré." Il mima une décapitation, un doigt sur la gorge : la mort administrée par Angela. Chrissie sourit pour l'encourager.

"Que se passe-t-il, Stuart ? demanda Angela, tranchante comme une serpe.

— On se demandait quand nous pourrions rencontrer Sunshine, dit-il, et Chrissie leva les deux pouces pour le féliciter de son inventivité, mais Angela n'offrit qu'un bref silence suivi d'un soupir étudié.

— Écoutez, dit-elle, je comprends tout à fait votre impatience mais, même si je pense que vous seriez parfaits pour Sunshine, il faut malgré tout que cela passe en commission, comme vous le savez. On ne peut rien précipiter ; le protocole existe pour une bonne raison, des pouvoirs et contre-pouvoirs éprouvés que nous devons tous respecter."

Stuart croisa le regard de Chrissie et sourit de toutes ses dents.

"Oh oui, bien sûr, on sait comment ça marche. Mais à votre avis, on pourrait la rencontrer quand ? Enfin, euh, à vue de nez ?

— Dans deux semaines environ, répondit Angela. Peut-être trois. Il faut que je reparle du calendrier avec l'assistant social de Sunshine. Vous ne le connaissez pas, il est nouveau dans l'équipe, il s'appelle Brendan Cassidy, et il a rencontré Sunshine et sa famille d'accueil, il pourra vous en dire plus que moi à propos de l'enfant. Il vous appellera demain pour convenir d'un rendez-vous, donc si vous pouvez vous rendre disponibles à un moment qui l'arrange, cela accélérera le processus.

— Oui, bien sûr", répondit Stuart. *Accélérer le processus*. Elle s'exprimait comme la responsable logistique d'une entreprise de transport de marchandises. "Est-ce que Nancy a rencontré Sunshine ?" reprit-il, et Angela fit un léger bruit de désapprobation, ou pas, impossible à dire. Elle rétorqua : "Je ne vois pas la pertinence que cela pourrait avoir, mais la réponse est non.

— Mais elle sait qu'elle existe, non ?

— Oui, évidemment, Stuart, et tant que je vous ai, j'en profite pour vous dire que nous aurons besoin d'une photo récente de vous deux. La famille d'accueil et Brendan commenceront à parler de vous à Sunshine avant la rencontre et, dans ce processus, tout commence par une image.

— Oui, pas de problème, on va en trouver une et vous l'apporter fissa.

— Bien. Je l'attends donc et la procédure pourra suivre son cours. Mais s'il vous plaît attendez mon appel, Stuart. Je sais bien que vous appelez Nancy quand cela vous chante, mais je vous ai donné ce numéro de portable uniquement pour les appels indispensables ; ce n'est pas une permanence téléphonique.

— Bien sûr, dit Stuart. Bien sûr, je suis désolé, je comprends parfaitement, je vous apporterai la photo d'un coup de vélo, et ensuite c'est vous qui me direz quand vous aurez besoin de nous."

Chrissie articula sans bruit "Et merci", alors il ajouta : "Et merci, Angela.

— Mais de rien, Stuart." Et ça coupa.

Stuart lâcha un grand soupir puis : "Purée, quelle casse-couilles", et Chrissie dit : "Mais elle a notre Sunshine.

— Ou plutôt, Brendan Machin a notre Sunshine, dit Stu. C'est lui qui doit encore nous passer au crible, même si Dieu sait qu'il n'y a plus grand-chose à découvrir, vu qu'ils savent déjà tout, de la fréquence de nos engueulades jusqu'au magasin où tu achètes tes baskets."

Stuart se pencha sur Chrissie, assise sur le canapé, les jambes repliées sous elle, un verre de vin rouge à la main, ses cheveux pâles et rebelles lâchés, aux épaules. Elle paraissait à peine plus âgée que le jour de leur rencontre. Il l'embrassa sur le dessus de la tête, sur la joue, sur la bouche.

"Je vais sortir la boîte à photos, dit-il.

— Il en faut une récente, par contre ? Pas une photo de promo, bien sûr. Mais tu sais à quand remonte notre dernière photo ensemble ?

— Juillet dernier, dit-il avec un grand sourire. Quand on dansait sur la table dans ce bar qui servait de l'absinthe, à Antibes", et elle rit si fort qu'il dut lui enlever le verre de la main.

Ils trouvèrent une photo correcte d'eux deux lors du même voyage, l'air bien comme il faut, assis côte à côte sur un immense mur médiéval de la cité d'Antibes, avec la Méditerranée scintillante en toile de fond. Sobres comme des chameaux, les yeux ouverts, et un joli sourire en prime ; le genre de personnes qui feraient des parents convenables pour un enfant prénommé Sunshine. Puis Stuart alla lire des critiques musicales et Chrissie consacra le reste de la soirée à passer en revue le contenu de la boîte, en commençant par le bas, là où elle savait qu'attendait la plus jeune version d'eux. Chrissie à deux ans, debout entre Diana et Doug, avec cet air de propriétaire ; à sept ans, posant sur le perron dans sa première tenue de scout. Le petit Stuart maigrichon, à cinq ans, dans l'océan à Cape May ; à neuf ans pour sa première colo dans les Catskills, suspendu la tête en bas à une branche d'érable conciliante. Des photos de bord de mer, de pique-niques, d'école (avec les dents écartées). Un cliché de Stuart en route pour le bal de promo – en jeune rebelle, sans smoking ni nœud pap, juste une chemise habillée vintage et le regard noir –, une photo de Chrissie riant aux éclats à bord d'un rondin lors de sa sortie scolaire de fin de primaire dans un parc d'attractions de Blackpool. Pas de frères et sœurs, ni l'un ni l'autre ; pas de rivalité pour gagner l'attention de leurs parents. Toujours uniquement Chrissie et Stuart dans leur existence séparée, immortalisés par le regard aimant de l'objectif.

Elle étala les photos sur le tapis, absorbée et transportée par les images familières. Chacun à un bout de l'Atlantique, ils avaient vécu leur jeunesse, et sans doute un tout autre destin les attendait ; un autre futur ? Mais le vent avait tourné en leur faveur. Chrissie avait parcouru 150 kilomètres pour rejoindre l'université quand Stuart en avait avalé 5 000, et ils avaient été amis les deux premiers semestres, mais ce n'était pas fait pour durer, tout le monde le savait, ils semblaient faits l'un pour l'autre. Lorsqu'elle arriva aux photos qui correspondaient au moment où leurs planètes s'étaient alignées, Chrissie retint sa respiration quelques instants et, sans le vouloir, sa main vint se placer sur son cœur ; elle avait sous les yeux leurs visages rayonnants, leur beauté juvénile, désinvolte, leur insouciance, leur confiance insolente : désormais, ensemble, ils étaient invincibles.

Stuart avait débarqué à Liverpool sans se faire accompagner par ses parents, tout seul, en avion et en train, et ça avait complètement séduit Chrissie, sans compter qu'il avait une guitare sur le dos, tel Bob Dylan libre comme l'air, et qu'il lui avait dit : "Salut, comme je suis content de te voir" avec sa voix traînante du New Jersey. Ils s'étaient tous les deux inscrits dans le même cursus – concerts et technologie de la musique. Le cursus rêvé, s'était dit Chrissie en le dénichant, celui qu'elle aurait pu inventer elle-même – elle avait dû lire la brochure deux ou trois fois avant d'y croire vraiment –, ce tremplin vers l'industrie dont les enseignants étaient des musiciens et des ingénieurs du son, pour qui la passion et l'expérience de la scène comptaient plus que les résultats d'examen. Il y avait un studio d'enregistrement ainsi qu'une petite scène pour jouer de la musique live, et Chrissie avait immédiatement senti qu'elle était dans son élément. Tout le monde ici avait vécu et respiré la musique. En quelques jours, son pote Stuart avait constitué un groupe, The Lineman, avec deux petits gars de Londres affûtés : Sol Cooper à la basse et un type qui se faisait appeler juste Rocco, à la batterie. Ils avaient tous les trois voulu que Chrissie les rejoigne – pour sa voix, son talent au clavier, son allure – et elle les avait fait mariner le temps d'examiner les possibilités qui se présentaient à elle. Mais elle avait su dès le début où était sa place, et devint bientôt leur chanteuse et joueuse de synthé, et aussi celle qui écrivait les chansons, des paroles délicates et intimes qui étaient un vrai cadeau pour les accords chatoyants de Stu.

Ils avaient tâché de garder une relation platonique, pour protéger le groupe qui commençait à décoller d'une histoire d'amour compliquée, passant des nuits entières à résister l'un à l'autre tandis qu'ils bossaient sur les paroles et les mélodies. Et il fallut attendre l'un de leurs premiers concerts professionnels pour que Stu comprenne ce qu'elle représentait pour lui. Ils étaient dans une salle au-dessus d'un pub de Glasgow, devant un brouhaha de gens qui buvaient et parlaient sans se soucier du nouveau groupe au fond de la pièce. Chrissie, qui attendait de pouvoir commencer, piquée par leur total manque d'attention, avait pris le micro pour dire : "Bonsoir tout le monde, est-ce qu'on pourrait avoir un peu de silence, s'il vous plaît ? On va

vous jouer nos morceaux.” Il y avait eu un léger flottement rempli d’étonnement, mais ensuite, comme par miracle, tous les visages s’étaient lentement tournés vers la scène et les Lineman avaient fait leur prestation. Du début à la fin, c’était de l’or, et personne ne brillait autant que Chrissie ; Stu avait su qu’il n’y avait pas au monde une autre femme qu’il désirait davantage dans sa vie. Leur histoire ne serait pas compliquée mais épique, et elle durerait toujours ; c’est ce qu’il lui avait dit et elle était assez d’accord. Alors ils devinrent le couple qu’ils devaient former, elle avait pris la pilule pendant dix ans, jusqu’à ses vingt-huit, vingt-neuf ans, quand ils avaient décidé de fonder leur propre tribu de petits Bob libres comme l’air.

Et même à présent, après tout ce qui s’était passé, et avec sa foi en l’avenir, elle comprenait qu’elle n’avait pas complètement oublié ces bébés, ces enfants imaginaires qu’ils auraient faits eux-mêmes, et s’en souvenir était un peu comme appuyer sur un bleu. Appuyer, sentir la douleur, mais ne jamais en parler car ils étaient d’accord pour dire que l’acceptation avait quelque chose de positif, qu’il n’y avait pas uniquement du désespoir, et qu’ils étaient déjà chanceux ; bien plus chanceux que dans leurs rêves d’adolescents. Mais elle ne savait pas ce que signifiait le succès quand elle était jeune ; elle pensait que le succès, c’était un album platine ou une tournée à guichets fermés aux États-Unis, jusqu’à ce que cette chose si précieuse et si vitale lui échappe totalement et qu’elle doive l’accepter.

Chrissie resta assise un moment au milieu de cette mer de souvenirs. Puis elle se leva brusquement, laissant les photographies en vrac sur le sol, et alla trouver Stuart. Elle avait besoin d’une épaule fiable et de ses certitudes.

La veille du jour où ils devaient rencontrer Sunshine, Stuart eut la chance d'avoir une distraction, un rendez-vous avec Lila de la société de gestion musicale, alors Chrissie passa un coup de fil à Nancy, qui lui dit qu'elle comprenait parfaitement sa nervosité et qu'elle serait ravie de la retrouver pour discuter dans un café de Muswell Hill.

Son grand vélo noir était attaché à l'extérieur et elle était déjà attablée avec un café pour chacune lorsque Chrissie arriva. Elle se leva d'un bond pour l'accueillir et enlaça Chrissie avec emphase, au point que les gens autour d'elles se demandèrent ce qu'elles étaient exactement l'une pour l'autre.

"C'est vraiment gentil d'être venue", dit Chrissie quand Nancy relâcha son étreinte, puis elle s'assit et écouta l'autre répondre : Oh non, c'était normal, aucun problème, elle n'avait pas beaucoup de temps mais elle en trouverait toujours, c'était son boulot, et c'est pour ça qu'elle leur avait donné son numéro. Elle était devenue plus amie que chargée d'adoption au fil des mois, mais elle vivait au sud du fleuve, quelque part après Peckham, et maintenant Chrissie se disait que son besoin de la voir avait peut-être fait sortir Nancy de chez elle exprès, et elle se sentait égoïste d'avoir passé cet appel, même si l'expression de Nancy ressemblait trait pour trait à une étude sur l'empathie, à l'instant où elle tendait le bras pour poser une main légère sur celui de Chrissie.

"Tu es... comme une pile électrique, dit-elle. Essaie de te détendre, Chrissie, je te le promets, tout va bien se passer."

Chrissie soutint le regard de Nancy, cherchant comme d'habitude une forme mystérieuse de secours chez cette jeune femme

dont l'apparence désordonnée, ambiance "fait maison" – le cheveu fou et rêche, le teint constamment rougeaud, les pulls grumeleux aux couleurs de l'arc-en-ciel – dissimulait une curieuse propension au calme, comme si les turbulences du monde ne pouvaient l'atteindre. Elle fixa son regard gris clair, placide sur Chrissie et lui dit : "Ça va se faire. Sunshine est votre enfant", et c'était évidemment ce que Chrissie voulait entendre, mais maintenant que ça avait été dit, la déclaration de Nancy semblait fantaisiste et hasardeuse, tombée du ciel, sans aucun fondement.

"Oh, j'espère, oui, répondit Chrissie dans un profond soupir. Mais bon, je repense au passé, à ce qui est arrivé avant, et je sais combien tout peut nous échapper, et maintenant, cette petite fille, elle est bien plus qu'une idée, c'est une réalité, belle, réelle, vivante, et je sens..."

— Je sais ce que tu ressens", l'interrompit Nancy. Elle sourit et prit les mains de Chrissie par-dessus la table. "Mais je veux que tu croies à cette correspondance, parce que j'y crois ardemment.

— Et pourtant tu ne l'as pas rencontrée, objecta Chrissie.

— Oh mais je la connais, grâce à Brendan. Elle est sous sa responsabilité, donc je n'avais pas de raison de la rencontrer, mais je sais tout d'elle, il m'a tout raconté.

— Très bien. D'autres couples vont la voir ?"

Un silence, suivi de : "Chrissie, essaie de ne pas voir ça comme une compétition.

— Mais c'est un peu le cas.

— Non, pas du tout, c'est une recherche, et la vôtre a pris fin. Garde la foi, Chrissie. Stuart et toi correspondez parfaitement à Sunshine, et je ne le dirais pas si je n'y croyais pas dur comme fer."

La Vérité selon Nancy ; proprement irrésistible. "Laisse-moi deviner, tu le sens dans tes fluides ?" dit Chrissie dans un sourire.

Nancy éclata de rire. "Mes fluides, mes tripes, mon cœur et mon âme. J'enverrais bien des ondes pour vous souhaiter bonne chance mais vous n'en aurez pas besoin.

— Merci, Nancy", répondit Chrissie, puis elles burent leur café en discutant d'autre chose, et quand elles se dirent au revoir et se serrèrent à nouveau dans les bras, Chrissie eut l'impression

de pouvoir ressentir physiquement la conviction de la jeune femme, ses ondes chaleureuses. Et malgré cela, en regardant Nancy s'éloigner à vélo en zigzaguant sur Broadway, Chrissie sut qu'elle n'était pas vraiment prête à rentrer à la maison retrouver un appartement vide. Nina, pensa-t-elle ; il faut que je parle à Nina.

*

Nina gérait une petite galerie d'art à Highgate et profitait d'un minuscule appartement et d'un vaste studio juste au-dessus. Si un client entraît au rez-de-chaussée, une clochette tintait à l'étage, alors Nina posait ses outils et descendait l'escalier en colimaçon tout en bois. Mais on était lundi, jour de fermeture, donc Chrissie s'était installée et observait Nina peindre, tout en sachant qu'elle l'aurait pour elle toute seule. Le dos tourné à Chrissie, Nina appliquait au couteau à palette des verts de cobalt et de cadmium sur la toile, ce qui ne l'empêchait pas d'être ultra attentive, Chrissie le voyait à l'inclinaison de sa tête et à la qualité de son silence.

“Stu et moi, on connaît trop bien le système pour pouvoir être détendus, dit Chrissie. C'est bien le problème. On sait aujourd'hui des choses qu'on ne savait pas avant.

— Hmm.

— On ne sera pas le seul couple à aller voir Sunshine.

— Peut-être que si, chérie.

— Non, il y en aura d'autres, j'en suis sûre. Il y aura d'autres couples, avec des emplois stables et de grandes maisons, une belle voiture qu'ils ne doivent pas partager avec leurs amis.”

Nina posa son couteau et tourna le dos à la toile. Elle était presque aussi blonde que Chrissie, encore aucune trace de gris dans ses cheveux, et aujourd'hui elle les avait plaqués en arrière avec un épais bandeau marron. Son visage respirait le propre, sans maquillage. Elle dit : “Est-ce que Nancy n'a pas passé tous ces mois à t'expliquer que ces choses ne comptent pas ?

— Je sais, mais...

— Et est-ce qu'elle te l'aurait dit si d'autres couples allaient rencontrer Sunshine ?

— Elle a éludé la question ; je pense qu'elle n'en est pas certaine, répondit Chrissie. Mais moi je suis sûre que oui, et je sais comment ça va se terminer. Angela Holt et Brendan Cassidy et probablement même Nancy finiront par choisir les autres.”

Nina la regarda longuement avec un sourire. “On dirait toi à dix ans quand tu n'avais pas été choisie par Sharon Machin pour jouer à la corde à sauter.

— Oui... Maintenant que tu le dis, c'est exactement ce que je ressens.”

Nina se mit à rire et regarda Chrissie avec une tendresse pleine d'indulgence. “C'était une vraie peste, celle-là, hein ?”

Chrissie opina. “Une sacrée, oui. Elle avait étalé de la purée de pommes de terre sur les lunettes de Terry Butler à la cantine.

— Mon Dieu, il faut le faire... Elle est devenue quoi ?

— J'sais pas. Gardienne de prison, peut-être.”

Elles riaient toutes les deux maintenant, et Nina s'essuya les mains sur son jean puis vint s'asseoir en face de Chrissie. Elle sortit une cigarette de la poche de sa chemise et se la coinça entre les lèvres.

“Ne perds pas courage”, dit-elle. Et la cigarette frétille tandis qu'elle parlait. Ses allumettes étaient trop loin alors Chrissie les lui lança. Nina en prit une, alluma sa cigarette et tira une longue bouffée. Elle ne fumait que dans son studio, elle disait que ça l'aidait à travailler. C'était l'une des raisons pour lesquelles Chrissie aimait être ici, l'odeur de la fumée. Et puis l'odeur de térébenthine, qu'elle trouvait tout aussi réconfortante. Elle se demandait parfois si les heures passées ici avec Nina comptaient comme abus de substances psychoactives.

“Je t'ai dit qu'il n'y a pas de trace des parents biologiques ?” demanda Chrissie.

Nina haussa les sourcils. “Ah non ? Comment ça se fait ?

— Brendan nous a dit qu'on l'a déposée dans un Bureau du logement du Sud-Est de Londres. Une jeune femme l'a laissée là avant de filer.

— Et ils ont retrouvé sa trace grâce à la vidéosurveillance ?”

Chrissie secoua la tête. “Apparemment pas ; elle était à peine entrée dans le bâtiment quand elle a réussi à la refiler à quelqu'un. Tu te rends compte, faire une chose pareille ?

— Le désespoir pousse les gens à faire les trucs les plus étranges.

— Ouais, peut-être. Bref, ça simplifie le processus, dans un sens.

— Ah bon ?

— C'est ce que dit Brendan.

— Bon, tant mieux.” Nina leva le menton et exhala une colonne de fumée vers le plafond. “Et j’ai l’impression que Brendan vous a beaucoup appréciés, sans ça vous n’en seriez pas là aujourd’hui. Ce qu’ils cherchent, ce ne sont pas des grandes maisons, Chrissie, mais des gens charmants, et toi et Stu, vous êtes la définition de charmant dans le dictionnaire. Vois ce qui se passe demain, profite de ce moment, sois toi-même et tout ira bien.”

Chrissie sentit ses yeux se remplir de larmes. Ça lui arrivait souvent ces derniers temps ; elle se sentait stressée, impatiente et aussi vulnérable aux gestes de gentillesse qu’aux revers de fortune. Mais Nina avait raison à propos de Brendan – il avait eu l’air de les apprécier, oui. Il avait été amical, tout sauf menaçant et un peu brouillon. Il était arrivé à vélo et avait oublié de retirer ses pinces de pantalon, puis une sorte d’énergie fébrile s’était emparée de lui et l’avait rendu volubile, et il avait passé les dix premières minutes à s’extasier devant leur mur de musique – tous les CD et les singles rangés dans des étagères sur mesure hautes et larges comme leur salon. Il avait déclaré : “Je ne m’y connais pas trop en musique, moi” et l’avait aussitôt prouvé en sortant des disques au hasard et en disant des trucs comme “Velvet Underground ? Drôle de nom pour un groupe” avant de remettre les disques pas exactement à leur place, tandis que Stuart réussissait merveilleusement à faire mine de s’en foutre. Et puis Brendan s’était enfin mis à leur parler de Sunshine, à leur montrer les éléments qu’il avait – de maigres détails, vraiment, et rien sur sa petite enfance. Il leur avait dit que Sunshine était adorable, affectueuse et sociable, qu’elle s’était parfaitement bien adaptée à sa famille d’accueil, puis leur avait posé des questions sur leur organisation professionnelle et avait demandé comment ils comptaient concilier leur vie de musiciens et la présence d’un enfant ; Chrissie avait répondu – comme elle l’avait

fait précédemment devant un jury impassible résolu à lui faire avouer des histoires de sexe et de drogue – que mis à part un peu de travail en studio, ils n’avaient aucun engagement avant une tournée européenne au début de l’été de l’année suivante, pas de concerts pendant des mois. Donc, avait-elle répété, dans le futur immédiat, uniquement du studio, de l’écriture de chansons à la maison, et de toute façon, si elle devait tout abandonner pour Sunshine, elle le ferait. Elle avait senti les yeux de Stu sur elle et gardé les siens résolument fixés sur Brendan.

“Cool”, avait dit Brendan en lui rendant son regard, l’air un peu impressionné, bien que, s’il n’avait jamais entendu parler du Velvet Underground, il y ait peu de chances qu’il connaisse The Lineman. Mais il avait été quand même sympa, une fois calmé. Il travaillait dans l’agence depuis un peu moins de trois mois, avait-il précisé ; son arrivée semblait être une bonne chose : plus normal que Nancy, plus engageant qu’Angela. Quand Chrissie avait demandé pourquoi Sunshine était restée douze mois en famille d’accueil, il avait répondu : “Bonne question, et je l’ignore” – d’aucun secours, mais attachant. Il avait gardé le meilleur pour la fin et exhibé dans un grand geste un bonus inattendu, une vidéo de Sunshine jouant dans le jardin de sa famille d’accueil ; un aperçu incroyable, surprenant de sa vie, et son image était désormais imprimée sur la rétine de Chrissie : une petite fille au visage parfaitement rond, une masse sombre de somptueuses boucles brunes, la mine effrontée, comique, rebelle. Elle ne semblait pas intimidée par la situation. Plus petite, peut-être, que Chrissie ne s’imaginait un enfant de trois ans, mais aussi très vaillante et déterminée dans sa salopette et ses petites bottes bleues. Des années plus tôt, quand Chrissie avait rêvé distraitement, complaisamment, à la famille qu’elle et Stuart auraient, elle avait toujours vu trois blondinets ; mais là, devant cette petite fille aux cheveux acajou et bruns, aux yeux pétillants, Chrissie s’était dit : *Oh, ma fille !* Elle avait regardé Stu, se demandant s’il avait ressenti comme elle cet éclair de reconnaissance au creux du ventre, mais il lui avait simplement souri avant de revenir à l’écran, où un homme hors champ essayait d’amadouer la petite d’un “Dis bonjour, Sunshine”. Elle avait pris une grande

inspiration, crié : “Bonjour !” et fait coucou en décrivant un arc d’un geste un peu fou et excentrique, avant de baisser le bras, de se retourner et de partir en courant à l’autre bout du jardin, loin de la caméra.

“Je ne vais tout simplement pas le supporter, tatie Nina, si on ne nous choisit pas”, disait à présent Chrissie, et Nina répondit : “Je sais que c’est ce que tu penses mais ce sera le cas.

— Quoi, on sera choisis ?

— Non, tu le supporteras. Mais il y a de grandes chances que ce soit vous, je suis sûre qu’ils font autant attention à vos sentiments qu’à ceux de l’enfant. Ils ne veulent pas que la même chose se produise, pas plus que toi.

— Tu te souviens de Billy, par contre ? dit Chrissie. Envolé. Parti chez un couple qui habitait les comtés autour de Londres.

— Oui, bien sûr que je m’en souviens, et ç’a été très dur, mais cet enfant n’était pas le vôtre.

— Là on dirait du Nancy.

— Non, je ne dis pas que c’était écrit dans les astres, je dis juste que ces enfants sont allés ailleurs pour de bonnes raisons, en lien avec leurs besoins et leur propre intérêt, pas parce que le destin avait une autre idée en tête – et, au passage, pas non plus parce que toi et Stu n’étiez pas à la hauteur.”

Non, pensa Chrissie. Mais elle avait tenu Billy dans ses bras, ce petit bébé tout contre elle, pendant une heure. Il lui avait souri ; il avait serré son pouce dans son poing ; il avait tendu le bras et attrapé ses cheveux ; il s’était endormi.

Nina observa l’expression de Chrissie et soupira.

“Tasse de thé ? demanda-t-elle. Ou verre de vin ?”

D’abord, Nina Baker et Diana avaient été amies. Bon, pas exactement amies, mais des connaissances qui échangeaient volontiers des propos aimables devant l’étal de légumes du marché de Barnsley où travaillait Nina, comme Diana le découvrit un matin de février 1972. Nina avait un visage avenant et le sourire facile, et lors de cette première rencontre elle donna à la petite Christine une orange emballée dans un papier fermé par une pastille autocollante qui disait *Produit en Israël*. Elle était plus jeune que Diana – elle avait vingt-cinq ans quand

l'autre en avait trente et un – mais elle avait déjà du vécu, elle parlait de Londres, de Paris, de sa tentative ratée de vendre ses propres toiles. Diana lui avait dit : “Mais que faites-vous donc à Barnsley ?” et Nina avait ri puis répondu qu'elle aimait cet endroit, que c'était le plus accueillant où elle ait vécu. Diana s'intéressa immédiatement à cette jeune femme ; elle parla d'elle à Doug le jour même, lui disant qu'elle avait senti quelque chose chez elle, que c'était du gâchis de la voir à l'étal des fruits et légumes. Nina devint donc la grande découverte de Diana et fut progressivement absorbée dans leur vie de famille, encouragée tout du long par Diana à réaliser son potentiel. Elle la payait pour garder Chrissie, sept ans, ainsi Nina put louer un appartement un peu mieux et s'offrir un cours préparatoire jusqu'au jour où elle décrocha son diplôme aux Beaux-Arts de Sheffield. Quand Diana décida de prendre un poste dans la société de charbon, c'est Nina – devenue entre-temps tatie Nina – qui prit le relais à la maison pour que Doug puisse gérer son empire de la plomberie et que Diana soit libérée des tâches domestiques. Elle devint indispensable aux trois membres de la famille, mais encore plus à Chrissie, car Nina était partie prenante dans son éducation. Et quand Chrissie et Stuart avaient fini par abandonner leur vie itinérante pour acheter un appartement à Muswell Hill, Nina était déjà retournée s'installer à Londres pour s'occuper de la galerie, à trois kilomètres de là.

Elle était peut-être la personne la plus indépendante que Chrissie connaisse. Les visiteurs se faisaient rares à la galerie, laissant à Nina un temps infini pour peindre, cuisiner, marcher, lire et écouter de la musique. Elle avait une poignée de très bons amis éparpillés autour du globe, vivait seule, elle était satisfaite et sereine, et il en avait toujours été ainsi, se disait à présent Chrissie, qui rentrait chez elle après avoir passé deux heures en sa compagnie et ne se sentait pas exactement paisible mais assurément remise sur pied. On savait à quoi s'attendre avec Nina, pensait-elle, elle était fiable à cent pour cent. Une fois, quand Chrissie était petite, elle lui avait demandé : “Pourquoi tu n'es pas mariée, tatie Nina ?” et Nina avait souri, déposé un baiser sur le dessus de sa tête puis répondu : “Parce que je t'ai toi, mon

p'tit chat", et après ça, Chrissie avait souvent reposé la question, juste pour entendre la réponse.

*

La famille d'accueil de Sunshine vivait dans une rue calme de Whitstable, à quelques encablures de la mer. Une rue étroite tout en longueur qui ne permettait pas de s'y garer, obligeant Stuart et Chrissie à faire des tours en voiture dans un silence tendu avant de trouver une place payante et de mettre des pièces dans le parcmètre jusqu'à ce que le temps payé corresponde au temps qui leur était imparti. Juste une heure, aujourd'hui. Une heure pour rencontrer l'enfant qui serait peut-être leur fille. Stuart fit tomber sa monnaie partout sur le trottoir et ses mains tremblaient quand il ramassa les pièces et les glissa dans la fente ; Chrissie, tout en l'observant, frissonnait sous le soleil d'avril, alors qu'autour d'eux des promeneurs en short et robe d'été se dirigeaient vers la plage pour y passer l'après-midi.

Le voyage avait été éprouvant et ils avaient bien cru ne jamais voir Whitstable. Ils partageaient un antique véhicule avec leur batteur Rocco et sa copine Kim – des amis chers, indispensables, mais en cette occasion des amis pas fiables du tout, car quand Chrissie et Stu étaient allés chercher la voiture chez eux à Kentish Town, le réservoir était quasi vide et ils avaient roulé jusqu'à la station-essence la plus proche la bouche sèche et le cœur palpitant, persuadés qu'ils allaient tomber en rade. Ensuite ils s'étaient péniblement traînés dans un tunnel du passage de Dartford au milieu d'une file de voitures qui avançaient comme des limaces sans raison apparente, puis idem sur la M2, avant et aux abords d'un accident qui ralentissait toute la circulation. Ils avaient vu large et prévu une heure de rab, pour un trajet qui n'aurait pas dû excéder quatre-vingt-dix minutes ; au final ils en avaient eu besoin jusqu'à la dernière seconde, et à présent ils étaient là, à l'heure mais sur les nerfs, trop tendus pour parler, alors ils avancèrent main dans la main jusqu'au numéro vingt-trois et toquèrent à la porte. Difficile de coller une expression amicale et décontractée sur leur visage en attendant qu'elle s'ouvre, mais ils firent de leur mieux, et

soudain ils étaient à l'intérieur, Barbara et John les conduisaient dans leur salon où Brendan Cassidy avait déjà pris place sur le canapé. Il y avait deux autres enfants placés, des jumeaux d'environ six ans qui les scrutaient, l'air rusé, les cheveux d'un roux vif et des prénoms que Chrissie et Stuart oublièrent immédiatement après qu'on les leur eut donnés. Sunshine n'était pas là. Elle faisait la sieste, dit Barbara gaiement, comme si c'était une bonne chose.

“Elle va se réveiller d'un moment à l'autre”, ajouta-t-elle. Elle les détaillait de la tête aux pieds sans se gêner, les jugeant clairement sur leur apparence : minces et blonds, beaux – d'une beauté que Barbara pouvait sans doute reconnaître mais sûrement pas admirer. Négligés, disaient ses yeux. En jean et t-shirt. Tennis en toile d'une propreté douteuse.

“Brendan dit que vous êtes des pop stars, lâcha-t-elle, ce qui fit instantanément rougir l'intéressé, puis rire Stuart.

— On ne joue pas de la pop et on n'est pas des stars, mais à part ça, dans le mille.

— J'ai dit musiciens dans un groupe, en fait, corrigea Brendan.

— Ben vous avez l'air de pop stars, reprit Barbara. Pas vrai, John, qu'on dirait des pop stars ?”

John répondit avec douceur : “Je ne sais absolument pas à quoi ressemble une pop star un jour de repos.”

Chrissie, se sentant nerveuse, demanda : “Est-ce que par hasard vous pourriez réveiller Sunshine ?”

Barbara la regarda comme si elle venait de proposer qu'on fasse sauter la maison.

“C'est pas une bonne idée, dit-elle. On ne réveille jamais un enfant de sa sieste ; ils font leur croissance quand ils dorment. Elle ne va plus tarder ; vous voulez un café en attendant ?”

Chrissie et Stuart ne voulaient pas de café, ils voulaient simplement rencontrer Sunshine, mais ils dirent oui, volontiers. John enchaîna : “Je vous en prie, mettez-vous à l'aise”, et ils le remercièrent tout en omettant de s'asseoir. Chrissie sourit aux jumeaux et ils la fixèrent d'un regard insolent, comme une paire de renards des villes. Stuart dit quelques mots maladroits à Brendan à propos de leur trajet depuis le Nord de Londres,

qui s'était bien passé, disait-il, pour ne pas dire à quel point il avait été désastreux. Soudain les deux garçons se mirent à faire du catch au sol en grognant, se faisant des prises d'étranglement qui avaient l'air mortelles. John leur lança : "Les garçons, allez faire ça dehors", mais ils n'entendirent pas, ou alors ils l'ignorèrent, roulant et s'agitant dans tous les sens, leurs visages blancs devenus violacés à force d'essayer de s'étrangler. Puis Barbara ouvrit la porte d'un coup de hanche et entra avec deux tasses de café, mais au moment de les donner à Chrissie et Stuart, elle pencha la tête et dit : "Ah, je l'entends", et elle tourna les talons, les laissant plantés là, agrippés au café dont ils ne voulaient pas, les yeux rivés sur la porte, et chacun avec le sentiment que cette petite pièce surpeuplée n'était pas le bon endroit pour faire la connaissance de Sunshine. Même Brendan semblait différent, il les observait dans cet habitat avec une sorte de détachement d'anthropologue.

"Attendez, je vais vous prendre ces tasses, elles vont vous gêner sinon", dit soudain John, et c'était la chose la plus gentille qu'il pouvait faire. Il leur prit leurs cafés, puis il donna un petit coup du bout de son chausson au plus proche des jumeaux et lança : "Je parie que vous êtes pas cap d'arriver à la clôture du fond du jardin avant que je compte jusqu'à dix", alors les deux garçons stoppèrent aussitôt leurs prises de catch et se ruèrent dehors en se poussant et en rigolant tandis que John faisait un clin d'œil à Chrissie. Il dit : "Venez vous asseoir, tous les deux", ce qu'ils firent.

Barbara arriva ensuite avec Sunshine dans les bras, et Chrissie eut le sentiment qu'elles formaient un tout. L'enfant s'accrochait à elle, la tête enfouie dans la peau douce de son cou, et quand Barbara dit : "Et voilà... qui aimerait un câlin ?", Sunshine sembla se cramponner de plus belle, se pressant encore plus fort contre le large corps de Barbara. Qui passa une main experte le long du dos de l'enfant, lui apportant la caresse, l'apaisement et un si grand bien-être que ce n'était pas très étonnant qu'elle ne veuille pas se jeter dans les bras inexpérimentés d'une inconnue.

Chrissie dit : "Oh, non, laissez-lui le temps" et Barbara répondit : "Elle va retrouver ses esprits, c'est une petite très confiante,

d'habitude." Toujours soudées l'une à l'autre, elles prirent place à côté de Brendan, et Barbara décolla Sunshine juste assez pour la faire pivoter et la placer face au monde. Chrissie laissa sans le vouloir échapper un "Oh", le souffle presque coupé, car Sunshine était l'enfant que Chrissie avait su qu'elle serait, son enfant à elle. Elle avait les joues roses de sommeil et la moitié du visage recouverte par ses boucles. Les coins de sa bouche paraient vers le bas, comme si elle était à deux doigts de pleurer. Ses yeux aux cils fournis étaient sombres et attentifs. Barbara la fit sauter sur ses genoux et Sunshine sourit presque. Chrissie se sentait inutile, impuissante, mais Stuart prit la parole : "Bonjour, Sunshine, je m'appelle Stuart et voici Chrissie, on est très heureux de te rencontrer", et Chrissie, encouragée, poursuivit : "Oui, et on t'a apporté un petit cadeau."

Sunshine s'anima aussitôt. Elle tourna la tête et répéta : "Un cadeau" à Barbara d'une voix délicieusement rauque et basse. Chrissie voulait l'entendre encore.

"Là, dit-elle. Il est dans mon sac. Tu veux venir le chercher ?"

Sunshine glissa soudain des genoux de Barbara – était-ce l'imagination de Chrissie ou cette femme l'avait-elle retenue une fraction de seconde ? – et traversa la pièce. Chrissie s'était mise à genoux, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir toujours aussi énorme à côté de l'enfant toute légère, petite fée ébouriffée. Sunshine se plia en deux, les mains sur les cuisses, et regarda dans le sac de Chrissie. "Ça ?" demanda-t-elle, plongeant la main à l'intérieur et en ressortant une boîte emballée dans du papier orange avec Sunshine écrit au stylo argenté. Quelle torture ça avait été pour eux dans le magasin de jouets... Poupées, peluches, pâte à modeler, baguettes magiques, tubes en plastique abritant des dinosaures miniatures, tout ça avait été finalement rejeté au profit d'un puzzle sur le thème de la jungle, qui semblait à présent le plus ennuyeux des cadeaux.

"Oui !" répondit Chrissie, et Sunshine serra le paquet contre elle et fit un pas en arrière, comme si on risquait de le lui enlever. Elle portait un fin legging blanc et un t-shirt kaki avec l'inscription *petite terreur* sous une image de troll aux yeux exorbités, et Chrissie fit de son mieux pour ne pas penser au

fait que c'était typiquement le genre de vêtements qu'elle n'aurait jamais acheté.

“Ça alors, si on s'attendait à ça ! dit Barbara, souriante. On ne s'attendait pas à un cadeau, pas vrai ?”

On aurait dit qu'elle s'adressait à tout le monde, à ceci près qu'elle se tournait à présent vers Brendan qui ne répondit rien et garda un visage presque neutre, s'autorisant seulement un léger sourire qui franchement pouvait vouloir tout et rien dire. Chrissie se mit à paniquer ; venaient-ils de mettre à mal un protocole secret en soudoyant un enfant qu'ils ne connaissaient pas encore ?

“Qu'est-ce qu'on dit à Chrissie, Sunny ?”

C'était Barbara à nouveau, joyeusement autoritaire.

“Rien”, répondit Sunshine. Elle ferma les yeux très fort et fronça la bouche en un petit nœud tout doux.

“Bon, reprit Barbara, ce n'est pas ce qu'on dit quand on reçoit un cadeau !” Elle lança un regard à Brendan puis revint sur Sunshine. “Qu'est-ce qu'on dit, Sunny ?”

Chrissie regarda Brendan, qui écrivait quelque chose à la va-vite sur un formulaire. Peut-être que tout ça était un test. Ou peut-être tout simplement que Barbara aimait faire étalage de sa maîtrise des convenances.

“Tu sais quoi, Sunny ? dit Stuart. Garde-le pour plus tard. Tu l'ouvriras quand on sera partis.”

Il savait parler aux enfants. Il utilisait sa voix normale, mais légèrement adoucie, alors que Chrissie savait qu'elle sonnait démesurément gaie et joyeuse, comme une animatrice d'émission télé pour enfants. La petite fille ouvrit les yeux et le regarda timidement.

“Tu veux nous montrer le jardin ?” demanda-t-il.

Elle opina et, coinçant le paquet sous son bras, tendit l'autre pour qu'il puisse lui prendre la main. Ce petit instant, ce premier contact entre Stuart et Sunshine – comme il semblait important, émouvant, et comme Chrissie mourait d'envie de le vivre. Elle voyait qu'il avait eu raison de changer de sujet, de prendre l'initiative et de les faire sortir de cette pièce ; mais comment avait-il fait pour comprendre qu'une fois Sunshine libérée du regard scrutateur de cinq adultes, elle se sortirait aussitôt du pétrin dans lequel elle s'était fourrée ? Chrissie les suivit

dans le petit couloir qui débouchait sur une cuisine tout en longueur et enfin sur la porte du jardin.

“Je te le prends ? demanda-t-elle à Sunshine en désignant le cadeau.

— C’est à moi”, dit Sunny, et Chrissie sourit avant de lui répondre : “Oui, c’est le tien, mais je peux te le garder pendant que tu joues.” Lorsque l’enfant abandonna la boîte, ce fut un autre moment important, un premier geste de confiance entre elles, et Chrissie pensa : Bon sang, la moindre petite chose est chargée de signification ; chaque geste minuscule est exagéré, chaque mot gentil amplifié.

Sunny, qui semblait maintenant pleine de joie, déclara qu’elle savait faire les roulades et Stuart lança : “Moi aussi !”, alors ils en firent quelques-unes ensemble dans l’herbe, les jumeaux se joignirent à eux et Chrissie les observa, subjuguée par le rire guttural de Sunshine, jusqu’à ce que Barbara apparaisse à la porte et dise : “C’est l’heure de dire au revoir, Sunny.”

Sur le chemin du retour, Chrissie lança : “T’es plus marrant que moi” et Stuart rit et répondit : “Nan, juste plus gamin.

— Si, si. T’es marrant, détendu, et tu sais jouer avec un enfant, mais pas moi, je ne sais pas quoi dire, ou comment être, j’aime pas trop ma façon de parler quand j’ai le cran de dire quelque chose”, et là elle fondit en larmes.

Il ralentit, mit son clignotant et s’arrêta.

“Hé, dit-il, l’attirant à lui, séchant ses larmes sur sa manche. Ça n’a pas été une journée facile.

— Désolée, je suis pathétique.

— Tu es fantastique. C’est toi qui as mené cette campagne aussi loin, Chrissie Stevenson, sans toi on n’en serait pas là, et tu vas faire une merveilleuse maman.”

Entre ses larmes, elle dit : “Tu crois ? Tout à l’heure je me suis sentie crispée, gauche. Je vais peut-être finir par ressembler à ma mère, c’est ce qui arrive en général, non ?”

Il rit. “Non, c’est pas ce qui arrive.”

Elle prit une grande inspiration, se remit droite sur son siège et le regarda. “Je veux cet enfant.

— Je sais. Moi aussi.

— Mais t’as pas eu l’impression que Barbara la voulait aussi ?”

Il haussa les épaules. “Non, pas spécialement, elle faisait juste un peu la démonstration de ses super pouvoirs de maman d’accueil.

— Ça t’a surpris qu’elle ait mis Sunshine à la sieste ?

— Oh, euh, pas vraiment. Je ne sais pas, je pense qu’elle sait de quoi la petite a besoin.

— T’as pas trouvé ça passif-agressif ?”

Stuart rit encore. “Non.”

Chrissie poursuivit : “Tu es plus marrant que moi et tu es plus gentil, aussi.

— Ça fait deux très bonnes raisons de rester avec moi, alors.

— Tu as vu comme Sunshine l’aime ?

— J’ai vu à quel point elle y est attachée. Mais c’est une bonne chose, pas vrai ? L’attachement ?

— Tu l’as entendue, toi, quand elle s’est réveillée ? Quand Barbara a dit qu’elle l’avait entendue : toi aussi ? J’ai strictement rien entendu.

— C’est des choses qui viennent avec la pratique, ça.

— Tu crois ? Est-ce qu’on apprendra à l’entendre quand elle se réveillera ?

— Mais oui, bien sûr. Et puis notre appartement est plus au calme.

— Mais Barbara est sa mère, en gros, hein ? Quasiment ?

— Elle l’appelle Barbara, pas maman.

— Mais pourquoi est-ce qu’elle voudrait quitter Barbara et John un jour ? Douze mois c’est long, à cet âge. C’est un tiers de sa vie.

— Chrissie, si ça dépendait de Sunshine, là, tout de suite, elle ne voudrait pas partir, on est d’accord ? Mais elle est en phase d’adoption, elle ne peut pas rester dans une famille d’accueil, donc on va faire de notre mieux pour compenser ça, l’aimer et l’élever.

— Si on nous en donne l’occasion.

— Ouais. Si on nous en donne l’occasion.”

Elle se tut. Elle ne pouvait plus en parler. Tout cela était trop important, et rien de ce qu’ils se disaient en privé, rien de ce qu’ils pensaient, ressentaient, voulaient, ne ferait la différence

au bout du compte. Il faut étouffer ça, pensa-t-elle ; étouffer les questions sans réponse. Elle alluma la radio et, comme si la station n'attendait qu'elle, The Pretenders débarquèrent avec "Stop Your Sobbing*" pile au début des paroles.

"Ahhhhh, impeccable, fit Stu. Ma deuxième Chrissie préférée au monde."

* Arrête de sangloter.

Certains jours, c'était comme si tout le monde – *tout le monde* – à Muswell Hill avait des enfants, et tandis qu'elle attendait encore une fois des nouvelles d'Angela Holt, Chrissie avait l'impression d'être tourmentée et narguée par ces couples faisant étalage de leur fécondité dans tout le Nord de Londres. Ils régnaient sur le pavé avec leurs petits en poussette, leurs bébés en écharpe, leurs écoliers en sweat vert bouteille et short ou jupe gris, le cartable bringuebalant et parlant comme des pipelettes sans prendre le temps de respirer. Dans une file d'attente à la poste, Chrissie se surprit à fixer le visage d'un bébé qui lui rendit son regard depuis son landau ; un bébé dont les yeux semblaient trop grands pour son visage, dont les lèvres étaient comme une fleur prête à éclore, dont le corps et l'être tout entiers étaient un miracle d'une simplicité absolue, une œuvre d'art cruciale pleine de chaleur, tant et si bien qu'elle se perdit dans son désir et dut être appelée deux fois au guichet. Une fois rentrée chez elle, elle pleura, car sa confiance commençait à lui faire défaut, à se réduire en cendres, et la possibilité de plus en plus grande d'un échec rendait l'idée de Sunshine difficile à porter.

Puis, alléluia, Angela téléphona. Elle dit qu'elle avait de bonnes nouvelles, qu'elle pouvait à présent lui confirmer qu'ils étaient considérés comme le seul couple approprié pour Sunshine, que la route était encore longue, mais qu'ils feraient tout leur possible pour éviter des retards ; elle ajouta qu'une pénurie de parents adoptifs avait joué en leur faveur. Dit comme ça, ils avaient l'air d'avoir été pris en dernier recours, mais malgré tout, la joie

débridée de Chrissie lui tournait la tête et elle dut se laisser tomber sur la chaise de la cuisine pour écouter Angela lui déballer une série de phrases compliquées à propos des formalités, du jury, et autres points sur les *i* et barres sur les *t*.

“Ah, commença Chrissie quand vint son tour de parler, Angela, c’est... c’est...” Après quoi elle fondit en larmes et sanglota à grand bruit, se noyant dans son soulagement.

“Vous pouvez me passer Stuart ?” demanda Angela. Mais Stuart n’était pas là, alors Angela dut patienter le temps que Chrissie reprenne ses esprits puis dise : “Désolée” et “Merci” et encore “Désolée”, espérant qu’Angela savait qu’elle n’était pas instable, mais simplement consumée par une sorte de gratitude épuisée et inépuisable.

“Écoutez, reprit Angela, je vais vous laisser rassembler vos esprits. Rappelez-moi quand vous... quand vous aurez repris le dessus”, sur quoi elle avait fichu le camp, raccrochant – s’imaginait Chrissie – en levant les yeux au ciel devant ses collègues et s’affairant à quelque chose de bien net, contrôlable et administratif tandis que Chrissie posait sa tête sur ses bras repliés et attendait que les émotions qui la faisaient trembler retombent.

Elle comprenait à présent qu’elle s’était véritablement préparée à un échec, mais aussi que pour elle, ça aurait signifié la fin du voyage. Être présentée à Sunshine uniquement pour qu’on lui montre un nième enfant qui ne serait jamais le sien – elle l’aurait supporté, avec le soutien de Stuart, mais n’aurait jamais repris le risque d’avoir le cœur brisé.

Elle se concentra sur sa respiration pour la calmer. Elle avait besoin d’appeler Stu, elle aurait voulu parler à Nancy, et il fallait qu’elle rappelle Angela. Mais d’abord, elle devait reprendre le contrôle de son esprit et de son cœur qui palpitait, et elle utilisa l’image de Sunshine qu’elle avait en tête ; Sunshine lui tenant la main, se tournant vers elle et l’appelant maman. Imagine, se dit Chrissie, car cela s’accomplira. Fais confiance au processus, car plus rien ne fera obstacle. L’année et demie écoulée lui avait souvent fait l’effet d’un jeu de stratégie complexe dont ils ne connaissaient pas les règles ; en particulier au tout début. Les ateliers d’adoption, où des couples sur leurs

gardes s'asseyaient en demi-cercle sur des chaises en plastique dans de mornes salles municipales, les yeux rivés sur la concurrence, puis accomplissaient un certain nombre de tâches, ramenaient à la surface des souvenirs, avant qu'on passe au crible, encore et encore, leurs attentes, si bien que chaque réponse, même donnée en toute honnêteté, semblait mauvaise. Garçon ou fille ? Nourrisson, bébé, enfant d'âge scolaire ? Enfant seul ou fratrie ? Pouvaient-ils affronter un cas d'abus sexuel prolongé ? Un handicap mental ou moteur ? Jusqu'à quel stade ? Et un enfant qui n'aurait connu presque que la violence, la faim et l'abandon ? On leur disait qu'ils pouvaient dire non, mais chaque fois qu'ils admettaient ne pas être en mesure d'accueillir une fratrie de deux ou plus, ou ne pas se sentir capables de répondre aux besoins d'un enfant aux troubles autistiques sévères, un silence suivait, bref mais intense, comme si on leur donnait un temps de réflexion pour qu'ils voient bien à quel point ils étaient superficiels.

À présent, Chrissie pensait à Angela, qui avait simplement appelé pour donner la bonne nouvelle et avait reçu en retour une avalanche de larmes et de propos incohérents entrecoupés de hoquets. Pauvre Angela, si inflexible, si protocolaire ; qu'avait-elle bien pu faire de cela, elle qui n'avait jamais trahi la moindre émotion, qui n'avait jamais posé à Chrissie et Stu une question qui ne figurait pas sur un formulaire ? Elle serait probablement aussi soulagée d'être libérée d'eux qu'ils le seraient d'être libérés d'elle, et pourtant, se disait Chrissie, il y avait eu une douce forme de mérite dans le détachement d'Angela tout à l'heure, une douce forme de poids dans ses mots : *le seul couple approprié pour Sunshine*. Et qu'avaient-ils souhaité d'autre, si ce n'était ça ? Rien du tout. Angela n'avait rien d'une fée marraine, mais elle leur avait tout de même accordé leur vœu.

Chrissie finit par composer le numéro de Stu pour partager l'heureuse nouvelle et en décrochant il demanda : "Salut, y a plus que nous ?

— Y a plus que nous", dit-elle, et la joie pure de Stuart la fit encore pleurer, mais en silence cette fois ; des larmes raisonnables qui ne l'empêchaient pas de parler.